



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

35

Paul Gilman - Librettist

LE

CHARME DE LA VOIX,

OPÉRA-COMIQUE

03

EN UN ACTE,

Theatre des Arts
n 5259699

8

THEATRE DE L'OPERA

THEATRE DE L'OPERA

PRÉFACE.

Tous les sujets d'opéra comique ne sont pas également favorables au Poëte et au Musicien : celui-ci prête davantage aux accords de la musique , cet autre à la gaité du dialogue ou aux situations comiques. *Le Charme de la Voix* a été traité en comédie par Thomas Corneille ; M. Lesur profita seulement de la donnée de Thomas , et composa un opéra , que des circonstances imprévues et tout-à-fait étrangères au mérite de l'auteur et de la pièce , empêchèrent de rester au théâtre. La musique de cet ouvrage était charmante , et , quelques années après , pour en conserver les fragmens les plus distingués , sous lesquels il mit de nouvelles paroles , M. Loraux le jeune fit paraître sur le même fonds un opéra , sous le titre de *la Romance*.

C'est à la sollicitation du compositeur de la musique , M. Berton , et du consentement de M. Loraux , que j'ai osé traiter ce sujet pour la quatrième fois. J'ai pris le titre de Thomas Corneille , et mon intrigue se rapproche un peu plus de la sienne. Si je m'en étais rapproché davan-

tage, j'aurais peut-être, et sans doute, mieux fait. Abandonnant, au reste, toute prétention littéraire, en faisant cet ouvrage, ma seule intention était de faire ressortir le talent du Musicien célèbre à qui je m'étais associé; si j'ai réussi, je suis trop heureux : la voix enchanteresse de Martin et de Madame Duret, et le talent des Acteurs qui jouent dans la pièce, ont beaucoup plus contribué au succès de cet ouvrage que le zèle et les efforts du Poète.

Obligé, pour ne pas dénaturer la musique de M. Berton, de conserver quelques paroles de M. Loraux, je les ai *soulignées*, pour rendre à chacun ce qui lui appartient.

G^N. NANTEUIL.

Paris, ce 5 Mars 1812.

LE
CHARME DE LA VOIX,
OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE,

Paroles de M. GAUGIRAN-NANTEUIL ;

Musique de M. BERTON ;

REPRÉSENTÉ, pour la première fois , à Paris , sur
le Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique , par les
Comédiens ordinaires de S. M. L'EMPEREUR ET ROI,
le 24 janvier 1811.

~~~~~  
Prix : 1 franc 25 cent.  
~~~~~

PARIS,
CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N^o. 51.

~~~~~  
1812.

---

*PERSONNAGES.*

*ACTEURS.*

**MAD. DERVAL**, tantôt sous le costume d'une jeune femme, tantôt sous le costume d'Agathe, concierge de la vieille tour du château.

**MAD. DURET.**

**M. DE FOLLEVILLE**,  
amant de Mad. Derval.

**M. GONTHIER.**

**M. DE VERMONT**, père  
de Rosalie.

**M. SOLIÉ.**

**ROSALIE DE VERMONT**,  
destinée en mariage à Folleville.

**Mlle. Alg. GAVAUDAN.**

**LAFLEUR**, valet de Folleville.

**M. MARTIN.**

**LISETTE**, ancienne femme-de-chambre de Mad. Derval, sous le costume de Mad Babler, gouvernante anglaise placée près de Rosalie.

**Mlle. REGNAULT.**

---

*Le Théâtre représente un site agréable et champêtre. Dans le lointain on aperçoit le Château de Vermont, construit à la moderne ; et sur les deux côtés au devant de la scène, au milieu de bosquets, s'élèvent deux tours, restes d'un ancien Château.*



LE  
CHARME DE LA VOIX ,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

LAFLEUR , *seul.*

Oui , madame Derval , j'en conviens , vous avez une voix charmante , divine , enchanteresse ; vous êtes aimable et jolie , mais par trop capricieuse , et mon maître , oubliant vos charmes perfides , et lassé de courir après vous , se détermine enfin à épouser une personne de province , qui n'a ni autant de grâce , ni une aussi belle voix , mais chez qui la fortune remplace les talens. C'est moi qui ai arrangé ce mariage. L'argent n'est rien aux yeux de mon maître ; mais dans toute affaire , c'est la première chose , moi , que je regarde.

*A I R :*

Sur le soir , qu'il est doux d'entendre ,  
Dans un vallon harmonieux ,  
Une voix agréable et tendre ,  
Qu'accompagne un luth harmonieux !

Que j'aime cette voix sonore !  
Ah ! qu'il me plaît , ce luth divin !  
Cependant je préfère encore ,  
Ce bruit tendrement argentin  
De deux écus qui tombent dans ma main.

*R O N D E A U .*

Mon maître se marie ;  
Marions-nous aussi.  
Il prend femme jolie ,  
Faisons ainsi que lui.  
Esprit , vertu , sagesse ,  
Déjà sont un grand bien ;  
Mais un peu de richesse  
Ne gâte jamais rien.

En beauté sans pareille ,  
Lise danse fort bien :  
Marton chante à merveille ,  
Mais toutes deux n'ont rien.  
Plus simple que ces belles ,  
Babet n'a qu'une dot.  
Comment choisir entr'elles  
La femme qu'il me faut ?  
Prendrai-je la danseuse ?  
Prendrai-je la chanteuse ?  
Ma foi ! prenons la dot.

Mon maître se marie , etc.

Mais , silence , voici notre monde.

*SCÈNE II.*

M. de VERMONT , ROSALIE , FOLLE-  
VILLE , Mad. BABLER , LAFLEUR.

M. DE VERMONT.

Sois tranquille , mon enfant , tu seras heureuse.

MAD. BABLER.

Monsieur , si vous permettez à moi de donner mon avis , je crois que mademoiselle trouve que vous concluez ce mariage un peu vite , et que quelques momens de réflexion.

M. DE VERMONT.

Madame Babler , si vous permettez à moi de rendre avis pour avis , je vous dirai que pour parler en compagnie , vous ne savez encore assez bien le français. ( à Folleville ) Eh bien , mon cher Folleville.

FOLLEVILLE.

Monsieur , je serai enchanté de m'associer à une famille aussi aimable et aussi distinguée que la vôtre.

M. DE VERMONT.

Rentrons au château , mes chers enfans , nous y trouverons nos parens , nos amis , prêts à signer le contrat que le notaire rédige en ce moment , hâtons-nous de le signer nous-même , et livrons-nous aux plaisirs qu'inspire une aussi belle journée.

### SCENE III.

M. DE VERMONT , LAFLEUR.

LAFLEUR , tirant M. de Vermont par l'habit.

Monsieur , monsieur.... un mot.

M. DE VERMONT.

Qu'est-ce ?- voyons ; je suis pressé.

LAFLEUR.

Vous ne l'êtes pas plus que je ne le suis de recevoir la légère récompense que vous m'avez promise si le mariage de mon maître avec mademoiselle votre fille venait à réussir.

M. DE VERMONT.

Ah ! j'entends. . . . les cent louis ?

LA FLEUR.

Oui, monsieur.

M. DE VERMONT, *montrant sa poche.*

Ils sont dans ma poche.

LA FLEUR.

Quand pourrais-je en dire autant ?

M. DE VERMONT.

Pas de sitôt, mons Lafleur. Je t'ai promis cent louis, si le mariage se faisait par tes soins ; si tu écartais les obstacles qui, selon toi, devaient se présenter en foule, si tu parvenais à vaincre la résistance de ton maître, que tu prétendais invincible, si. . . .

LA FLEUR.

Ah ! monsieur ! que de si. . . . tout cela n'annonce rien de positif.

M. DE VERMONT.

Mais nul obstacle ne s'est présenté. Tu n'as rien fait pour nous, je ne fais rien pour toi, nous voilà quittes. . . .

LA FLEUR.

A bon marché.

M. DE VERMONT.

Comme tu dis. . . non, tu croyais avoir affaire à un vieillard faible et imbécille. Apprenez, mon petit Lafleur, que pour en venir à mes fins, j'ai encore assez de présence d'esprit pour n'avoir pas recours à l'intrigue d'un valet.

LA FLEUR.

Tout ce qu'il vous plaira, monsieur ; mais il me semble que vous chantez victoire avant d'avoir atteint le but.

M. DE VERMONT.

Que diable ! nous voici à la veille.

L A F L E U R .

Eh ! monsieur , en fait de mariage , vous savez que la veille est bien différente du lendemain.

M. DE VERMONT.

Je connais Folleville. Il rendra ma fille heureuse.

L A F L E U R .

Je connais mon maître , je ne me fie pas à ses promesses.

M. DE VERMONT.

En vérité , mon cher Lafleur , pour un valet de Paris , tu manques absolument d'adresse. Comment donc ? quand les difficultés ne s'offrent pas d'elles-mêmes , on en fait naître ; on invente , on imagine . . . un peu de méfiance entre les parens , un peu de jalousie entre les futurs.

L A F L E U R .

Eh bien ! car vous me faites dire ce que je voulais vous cacher ; oui , mon maître aime ailleurs.

M. DE VERMONT.

Bravo ! ton génie commence à se développer.

L A F L E U R .

Séduit par le talent d'une femme charmante , il croit toujours entendre sa voix.

M. DE VERMONT.

C'est cela . . . la jalousie.

L A F L E U R .

Apprenez qu'il n'est venu dans ce pays que pour faire la cour à cette dame , dont le château voisin du vôtre . . .

M. DE VERMONT

Madame Derval ! par malheur nous avons connu , ma fille et moi à Paris , un jeune parent de la veuve en question , qui nous a assurés que , malheureuse par un premier hymen , cette femme ne se remarierait jamais.

L A F L E U R.

J'en conviens , madame Derval , soit par caprice , soit pour éprouver notre fidélité , nous promène depuis quatre ans , de Naples à Rome , de Rome à Milan , de Milan à Paris ; mais quoiqu'elle nous ait déjà fait voir beaucoup de pays , mon maître ne l'en aime pas moins ; et je vous proteste qu'il n'épouse mademoiselle de Vermont que par dépit.

M. DE VERMONT.

Le dépit , Lafleur ! le dépit est dans ton âme.

L A F L E U R , à part.

Ces diables de vieillards ont la tête dure. (*haut.*) Adieu donc , monsieur , gardez vos cent louis que je croyais en conscience bien gagnés. Hâtez-vous de faire signer votre gendre , et prenez bien garde qu'en comptant , vous sur mon maître , et moi sur votre argent , nous n'ayons tous deux compté sans l'hôte.

M. DE VERMONT.

Parle pour toi , mon cher Lafleur.

L A F L E U R , à part.

J'enrage. . . s'il prenait à mon maître une de ses lubies amoureuses. . .

M. DE VERMONT.

Allons , Lafleur , tu n'as point de raçoné , n'est-ce pas ?

L A F L E U R , à part.

Maudit vieillard ! que le diable t'emporte !

M. DE VERMONT.

Tu me suivras , Lafleur.

L A F L E U R.

Oui , monsieur , je suis à vos ordres. . . J'étouffe !

SCÈNE IV.

LAFLEUR, Mad. BABLER.

Mad. BABLER, à part.

Lafleur ici ! oh ! quel contre-tems ! (*haut.*) Eh ! bien, mon cher ami, que faites-vous-là seul ?

LAFLEUR.

Ah ! mademoiselle milady , ma chère madame Babler, vous me voyez au désespoir. Je comptais mettre aujourd'hui à vos pieds l'amour le plus sincère et une dot digne de vous. Ce maudit vieillard m'avait promis cent louis ; mais il me les refuse avec dureté. J'ai donc perdu mon argent ; il ne me reste plus que mon amour , et un appétit de tous les diables.

Mad. BABLER.

Je me doutais de votre tristesse, et je me suis dit : il faut bien qu'il soit bien chagrin , puisqu'il ne vient point prendre part au souper.

LAFLEUR.

Vous dites, mademoiselle , que les gens sont à table, le banquet est déjà en train ? courons, courons ; mille pardons si je vous quitte, mais mes camarades ont pris les devants , et vraiment je crains de ne pouvoir les rattraper.

SCÈNE V.

LISSETTE *quitte son grand chapeau, son air emprunté et baragouin.*

J'ai pris le bon parti pour m'en débarrasser. Sous quels



auspices , hélas ! se forme ce mariage ! **Ma** bonne maîtresse , madame Derval , que j'ai quittée pour venir dans cette maison sous un déguisement étranger , épier la conduite de son amant ; que va-t-elle dire , en apprenant son infidélité ? Compter , au reste , sur la constance des hommes , c'est bien peu connaître le cœur humain.

*C O U P L E T S .*

A sa maîtresse être infidèle ,  
Pour adorer une autre belle ,  
Qu'on va quitter au premier jour ,  
De ces messieurs , voilà l'amour .  
Craindre l'objet que l'on désire ,  
Aimer sans même oser le dire ,  
Mais y rêver la nuit , le jour ,  
Pour les femmes , voilà l'amour .

---

N'aimer jamais que par caprice ,  
Se marier par avarice ,  
Ainsi les hommes , tour-à-tour ,  
Traitent l'hymen , parlent d'amour .  
Sacrifier à la tendresse ,  
Et les honneurs et la richesse ,  
Pour nous , mesdames , tour-à-tour ,  
Voilà l'hymen , voilà l'amour .

Mais ne perdons pas de tems , courons apprendre des nouvelles de Mad. Derval. Voyons si Agathe a rempli fidèlement ma commission auprès de mon ancienne maîtresse. Agathe. . . . Agathe.

( *On répond de la tour.* )

Me voilà.

Mad. B A B L E R .

Accourez donc ; ouvrez-moi.

( *On répond dans la tour.* )

Ouvrez , ouvrez . . . Qui êtes-vous donc ?



( 11 )

L I S E T T E.

C'est Lisette. . . . Vous ne me connaissez point ? . . . .

( *Dans la tour.* )

A la bonne heure. . . . à la bonne heure.

L I S E T T E.

Hâtez-vous ; donnez-moi des nouvelles de madame Derval , dont je suis très en peine.

## SCENE VI.

L I S E T T E , Mad. D E R V A L , *sous le costume d'une jeune femme.*

Mad. D E R V A L.

Des nouvelles de ta maîtresse ?

L I S E T T E.

Ah ! madame !

Mad. D E R V A L.

Je viens t'en apporter moi-même.

L I S E T T E.

Quoi ! dans cette tour avec Agathe ?

D E R V A L.

C'est mieux que cela. Agathe est dans mon château . et je suis seule ici.

L I S E T T E.

Comment ! tout à l'heure c'était votre voix ?

Mad. D E R V A L.

Ton déguisement en anglaise t'a si bien réussi.

L I S E T T E.

Grâce aux leçons que j'avé pris chez vous , à mon réserve , à mon modestie , tout le monde , tout le monde m'avé pris pour une Lady . . . . et j'avais joué mon rôle . . . .

Mad. D E R V A L.

A merveille ! et toi , ma chère amie , tu ne vois plus

une élégante de Paris, entourée d'hommages, de respects et de courtisans. . . . Mais la bonne, la vieille, Agathe, concierge de l'ancien château, brave femme, mais qui gronde, qui radote, qui jase, qui bavarde. . . .

L I S E T T E.

On dirait que c'est elle.

MAD. D E R V A L.

Sous le costume de cette bonne femme, j'espère n'être pas reconnue, me mêler cette nuit dans le tourbillon de la fête; et pour me guérir entièrement de ma folle passion, être témoin de l'infidélité de l'ingrat et de son hymen avec ma rivale.

L I S E T T E.

Hélas! madame, à l'instant même on va signer le contrat. Mais il me vient une idée; c'est par le charme de votre voix que vous avez attiré sur vous les premiers regards de M. de Folleville.

MAD. D E R V A L.

Que veux-tu dire?

L I S E T T E.

C'est par le même charme qu'il le faut retenir. Oui, vous glissant de bosquets en bosquets jusqu'à la porte du château, vous préluédez une romance, il reconnaît vos accens, délibère, balance. Nous gagnerons au moins du tems, et tâcherons de le mettre à profit.

MAD. D E R V A L.

Le voici, sa présence dérange tous mes projets.

L I S E T T E.

Au contraire. Rentrez dans la tour, et faites-vous entendre; moi, je vais essayer de parler à votre rivale, et surtout de la faire parler, ce qui n'est pas facile.

## SCÈNE VII.

FOLLEVILLE, *seul.*

Sortons; dérobons-nous un instant à ces transports de joie qui m'importunent, et ne font qu'aggraver ma douleur; ah! madame Derval! madame Derval! non! chère Émilie, je le sens, rien n'effacera de mon cœur vos attraits divins, et surtout cette voix douce et céleste que pour mon malheur, sans doute, je n'entendrai plus désormais.

### COUPLETS.

De grands biens, une femme charmante,  
A l'envi, pour remplir mon attente,  
Tout conspire, et fortune et beauté,  
Allons donc, rappelons ma gaité.  
Mais quand tout retentit d'allégresse,  
D'où me vient cette affreuse tristesse?  
Je le sens dans le fond de mon cœur,  
Tout cela ne fait pas le bonheur.

Les plaisirs, les talens, l'opulence,  
Vont charmer ma nouvelle existence.  
On m'attend; de la joie et du bal,  
C'est à moi de donner le signal.  
Mais quand tout retentit d'allégresse,  
D'où me vient cette affreuse tristesse?  
Je le sens, dans le fond de mon cœur,  
Tout cela ne fait pas le bonheur.

( *Une harpe se fait entendre, une voix chante.* )

Tu le sens dans le fond de ton cœur,  
Tout cela ne fait pas le bonheur.

FOLLEVILLE.

Est-ce une erreur, une illusion? Émilie, est-ce vous?... personne ne répond. . . . Je ne puis résister à mon impatience! . . . il faut que je m'éclaircisse. . . . frappons à cette porte. . . . holà, holà, quelqu'un.

## SCÈNE VIII.

FOLLEVILLE, Mad. DERVAL, *déguisée en vieille.*

Mad. DERVAL, *ouvrant la porte.*

Holà! holà! que signifie tout ce bruit? . . . que demandez-vous?

FOLLEVILLE.

C'est sans doute cette ancienne domestique du château. Dites-moi, la bonne, quelle est la personne qui habite cette tour?

Mad. DERVAL.

Moi, monsieur.

FOLLEVILLE.

Vous n'y étiez pas seule tout-à-l'heure.

Mad. DERVAL.

Pardonnez-moi, toute seule.

FOLLEVILLE.

Mais on a chanté; à l'instant même j'ai entendu des accens. . . . ce n'était pas vous?

Mad. DERVAL.

Et pourquoi pas, monsieur? on a vanté quelquefois l'étendue et le charme de ma voix. . . . dans mon jeune tems, je chantais dans la perfection.

FOLLEVILLE.

Allons , quelqu'un est caché dans cette tour , j'en suis sûr , et . . .

MAD. DERVAL.

Voyez vous-même , si je vous trompe , monsieur ; entrez.

FOLLEVILLE.

Assurons-nous de la vérité. (*Il entre.*)

## SCENE IX.

MAD. DERVAL, *seule.*

(*haut*) Cherchez , cherchez bien.... (*à part*) Comme j'étais émue en sa présence ; à peine pouvais-je lui parler ? Est-il encore fidèle , épouse-t-il mademoiselle de Vermont par amour ? Il va revenir , profitons de ce déguisement pour tâcher de pénétrer les secrets de son cœur.

## SCENE X.

FOLLEVILLE, MAD. DERVAL.

FOLLEVILLE.

Personne ! aucune communication avec le château ! je m'y perds ! . . . il y a là-dessous quelque mystère. Cette femme doit être au fait , tâchons . . .

MAD. DERVAL.

Eh bien ! avez-vous trouvé quelqu'un ? vous avais-je trompé ?

FOLLEVILLE.

Je ne sais qu'imaginer . . .

MAD. DERVAL.

Mais que signifie cet air agité, inquiet. . . . Seriez-vous par hasard le prétendu de mademoiselle de Vermont ?

FOLLEVILLE.

Oui , ma bonne , il est vrai. ( *à part.* ) La voix venait bien de ce côté.

MAD. DERVAL.

Vous parlez d'une voix , vous êtes troublé. . . . Au moment d'épouser votre future , vous semblez occupé d'un tout autre objet , et ces accens que vous croyez avoir entendus , me font soupçonner. . . .

FOLLEVILLE.

Pourquoi ce soupçon ? . . . . sauriez-vous ? . . . . répondez-moi. . . . Eh bien ! cette voix , cette femme , où est-elle ? vous la connaissez ? . . . . parlez , répondez. . . .

MAD. DERVAL.

Comme vous êtes vif ! non , monsieur , je ne sais rien.

FOLLEVILLE.

Vos discours , votre embarras , tout me prouve que vous connaissez le sujet de mon agitation.

MAD. DERVAL, *haut.*

Ce que j'en dis , monsieur , ce n'est que par souvenir. J'ai aimé autrefois , et je croyais toujours voir celui que j'aimais. A chaque instant je croyais l'entendre. . . . Je pensais que votre cœur pouvait être dans la même situation. . . . mais je me suis trompée , sans doute. . . .

FOLLEVILLE.

Vous savez tout , je le vois. . . . Daignez vous expliquer plus clairement ! un seul mot de votre bouche. . . .

SCENE XI.

FOLLEVILLE, Mad. DERVAL; LAFLEUR.

LAFLEUR.

Ah ! monsieur , monsieur. . .

FOLLEVILLE.

Mon cher Lafleur , que je t'instruise de ce qui se passe. Celle que j'aime ne peut être loin d'ici ; tout-à-l'heure je l'ai entendue.

LAFLEUR , à part.

A merveille ! ses folies recommencent. . . les cent louis du beau-père sont à nous.

Mad. DERVAL.

Que disent-ils ? . . .

FOLLEVILLE.

Et cette vieille femme qui , sans doute est dans la confiance de madame Derval , va nous instruire.

LAFLEUR.

Cette vieille femme. . . Agathe. . . méfiez-vous-en , monsieur , c'est un espion aposté sans doute par votre future pour connaître votre véritable pensée.

FOLLEVILLE.

Tu crois ?

LAFLEUR.

J'en suis sûr.

Mad. DERVAL.

Eh bien ! monsieur.

*Le Charme.*

FOLLEVILLE.

Je ne sais quel charme secret m'attire toujours vers cette bonne femme.

LAFLEUR.

Vous n'y songez donc pas , mon cher maître ! j'accourrais vous avertir que votre longue absence a répandu la plus grande consternation dans toute l'assemblée. Les parens sont inquiets, le beau-père est furieux. Comment donc , le bal est interrompu ; vous sentez bien que votre future ne sait plus sur quel pied danser.

Mad. DERVAL.

Le maraud ! ( *à Folleville.* ) vous n'avez donc plus rien à me dire.

LAFLEUR.

Voyez, monsieur, comme elle me regarde ; elle voit bien que j'ai pénétré le mystère ; prononcez-vous pour votre hymen , et mettez ainsi sa finesse en défaut.

FOLLEVILLE.

Adieu, madame, mademoiselle de Vermont me rappelle, et mon cœur s'empresse d'obéir à ses ordres. . . . Je n'en peux plus.

Mad. DERVAL.

Adieu, donc. Allez jurer un amour éternel à celle qui va faire pour jamais votre bonheur.

LAFLEUR.

Nous y allons. ( *à la vieille.* ) Prenez donc garde, madame, avec votre béquille, vous m'avez fait un mal ! . . .

Mad. DERVAL.

C'est à vous de prendre garde , mal avisé.

LAFLEUR.

Ah ! beau-père, cher beau-père, je vous tiens.



SCÈNE XII.

Mad. DERVAL, *seule.*

RÉCITATIVE.

Il fuit, il m'abandonne ! ô douleur , ô regrets !  
Comment ai-je pu croire à son amour extrême ?  
En ce moment , hélas ! il me l'a dit lui-même ;  
Le cruel me trompait , il ne m'aima jamais.  
O toi , qui vas trahir les plus tendres sermens ,  
Et goûter les plaisirs que donne l'inconstance ,  
Va , ne crains rien de mes ressentimens ;  
Je veux te voir heureux , c'est ma seule vengeance.  
Pour jamais je te fuis , ingrat , cruel , adieu !  
Mais quel pouvoir secret me retient en ce lieu ?

RONDEAU.

Malgré moi mon cœur palpite ,  
Quand je songe à nos amours ,  
Et je sens , quand je le quitte ,  
Que je l'aimerai toujours.

Mais supportons avec courage  
Mon malheur et sa lâcheté ;  
Oui , n'opposons à cet outrage  
Que le mépris et la fierté.

Malgré moi , mon cœur palpite ,  
Quand je songe à mon amour ,  
Et je sens , quand je le quitte ,  
Que je l'aimerai toujours.

## SCÈNE - XIII.

Mad. DERVAL, Mad. BABLER.

Mad. BABLER, *accourant, sans jargon.*

Victoire, madame ; cette jeune personne, si timide, si modeste, aime ce jeune homme, votre parent, dont vous m'avez si souvent parlé.

Mad. DERVAL.

Eh ! qu'importe, Lisette, puisque l'infidèle Folleville....

LISETTE.

Au contraire, votre voix, qu'il a sans doute entendue, a rallumé sa flamme toute entière. Il a refusé net de signer le contrat ; en ce moment même, il est aux prises avec le beau-père, et lui témoigne sans doute son éloignement pour ce mariage.

Mad DERVAL.

Serait-il vrai ?

LISETTE.

Enfin, tout irait le mieux du monde, si ce coquin de Lafleur, séduit par quelque promesse d'argent, sans doute, ne mettait tout en usage pour ramener son maître et opérer un rapprochement. Le voici, il fait l'esprit fort, il ne croit pas aux voix mystérieuses ; cachons-nous dans ces bosquets, et tâchons de l'effrayer.

Mad. DERVAL.

Mais s'il allait reconnaître ma voix ?

Mad. BABLER.

Tant mieux, madame, tant mieux. S'il soupçonne que vous êtes ici, il n'osera pas intriguer contre vous.

Mad. DERVAL.

Allons, je te suis.

SCENE XIV.

LAFLEUR, Mad. DERVAL, *cachée dans les bosquets.*

DUO.

LAFLEUR.

RECITATIF.

Oui, je veux retirer mon maître de l'erreur ;  
Je suis, en fait d'adresse , un valet passé maître.  
Je ne puis échouer ; non, cela ne peut être.

L'ÉCHO.

Peut-être.

LAFLEUR.

Et mon pressentiment ne fut jamais trompeur.

L'ÉCHO.

Trompeur.

LAFLEUR.

Mais quel bruit ! n'est-ce point une erreur ?

Eh ! non, non, non, ah ! j'y suis,

C'est l'écho, je parie,

Que mon maître aura pris

Pour la voix d'Eugénie ;

Amusons-nous un peu.

Voyons, monsieur l'écho, vous qui parlez si bien,

Chantez-vous quelquefois.

L'ÉCHO.

Quelquefois.

LAFLEUR

La romance est maussade.

L'ÉCHO.

Maussade.

LAFLEUR.

Le rondeau ne vaut rien.

L'ÉCHO.

Vaurien.

LAFLEUR.

Eh bien donc, il faut nous essayer la roulade ?

L'ÉCHO.

La roulade.

LAFLEUR.

Et la cadence, et la roulade.

ENSEMBLE.

Echo charmant, modèle de constance,  
Ainsi que toi, mon maître est amoureux,  
Peins-lui ta peine et ta souffrance,  
Pour le guérir d'un amour malheureux.

Je ne suis pas la dupe de monsieur l'écho ; il y a quelque chose là-dessous. Mais je n'en tirerai que plus de parti de notre vieillard. Il s'avance, faisons-nous valoir.

## SCÈNE XV.

M. DE VERMONT, LAFLEUR.

M. DE VERMONT, à Lafleur qui fait semblant de s'en aller.

Lafleur, mon cher Lafleur, où vas-tu donc ? Comment ! tu m'abandonnes dans la situation cruelle où je me trouve.

LAFLEUR.

Moi, monsieur, non certainement. Etes-vous de ces vieillards faibles et crédules qui ont besoin, pour réussir, de l'intrigue d'un valet.

M. DE VERMONT.

Tu le sais bien, Lafleur, c'est notre défaut à nous autres maîtres ; nous disons sans cesse du mal de nos gens, et nous ne pouvons pas nous passer d'eux.

LAFLEUR.

A la bonne heure , monsieur , mais moi qui n'ai ni franchise , ni probité. . . . ( *à part.* ) Je le tiens , ( *haut.* ) moi qui suis enfin un valet de Paris. . . .

M. DE VERMONT.

Mon ami.

LAFLEUR.

Un fourbe qui invente.

M. DE VERMONT.

Mon cher ami !

LAFLEUR.

Une mauvaise langue qui sème la méfiance et la jalousie. . . . ( *à part.* ) Il faut que le vicillard débourse ou qu'il dise pourquoi.

M. DE VERMONT.

Tiens , je m'abandonne entièrement à tes soins , et tu dois m'excuser de n'avoir pas ajouté foi à tes paroles ; pouvais-je croire que ton maître , d'ailleurs excellent homme , croyait aux voix mystérieuses , était enfin sous l'empire des préjugés que nous autres philosophes. . . .

LAFLEUR.

Que nous autres philosophes. . . . sans doute. . . . mais ne l'est pas qui veut. . . . la philosophie est une science sublime.

M. DE VERMONT.

Sublime ! . . . . ah ! tu as bien raison.

LAFLEUR.

Un don du ciel. . . . une lumière vive et pure. . . .

M. DE VERMONT.

Vive et pure ; c'est cela.

LAFLEUR, *à part.*

Comment en venir à mon argent ? ( *haut.* ) Tenez , tout le monde n'est pas également philosophe ; car , moi qui

vous parle, je ne le suis pas assez pour oublier que vous m'avez promis certaine somme dont vous m'avez ensuite injustement frustré.

M. DE VERMONT.

Le pendard !

LAFLEUR.

A l'heure qu'il est, cette somme serait placée et m'aurait rapporté. . . .

M. DE VERMONT.

Vous verrez qu'il faudra lui payer les intérêts encore.... Eh bien ! mon cher, si tu parviens à renouer ce mariage, voilà deux cents louis que je t'avais promis.

LAFLEUR.

Vous dites deux cents louis ?

M. DE VERMONT.

Oui, deux cents louis, et je mets cette bourse à tes pieds.

LAFLEUR.

Ah ! monsieur, que faites-vous ? pas si bas, pas si bas, je vous prie. (*Plaçant sa main sur la bourse.*) Là, monsieur, là. . . . Rendez grâce à ma seusibilité ; je ne peux voir votre situation de sangfroid ; non, j'ai toujours aimé à obliger, et voilà ce qui m'a perdu.

M. DE VERMONT.

Oh ! je le crois, tu m'as l'air du drôle le plus sensible, le plus actif, le plus intrigant !

LAFLEUR.

Point d'éloges, monsieur, cela ôte le prix du bienfait. Je n'aurais plus de plaisir, vraiment, à faire quelque chose pour vous.

M. DE VERMONT.

Mais songeons au moyen qu'il faut prendre. . . . car les momens pressent.

LAFLEUR.

Le moyen ! (à part.) Je suis aussi embarrassé que lui.  
(haut.) Il faudrait. . .

M. DE VERMONT.

Y es-tu ?

LAFLEUR.

M'y voilà. Depuis que ma bourse est plus pesante, ma tête est plus légère.

M. DE VERMONT.

Allons, voyons.

LAFLEUR.

Vous savez que *contraria contrariis curantur*.

M. DE VERMONT.

Oui, c'est un axiôme latin.

LAFLEUR.

D'où je conclus, qu'au lieu de contrarier mon maître dans ses idées, il faut le flatter et avoir l'air d'y croire.

M. DE VERMONT.

J'y consens.

LAFLEUR.

Votre demoiselle, qui ne parle pas souvent, chante-t-elle ?

M. DE VERMONT.

Si elle chante ! . . . . comme un ange ! c'est un rossignol, une syrène. Il n'y a qu'un petit inconvénient, c'est que quand on la prie de chanter, elle pleure.

LAFLEUR.

Diable ! une pareille musique ne ferait pas notre affaire.

M. DE VERMONT.

Sois tranquille ; je lui parlerai ferme.

LAFLEUR.

Le plus sûr est de placer à côté d'elle sa bonne, madame

Babler, qui l'accompagnera, et chantera au besoin pour elle; mais il nous faudrait une romance appropriée à la circonstance, contre l'amour et en faveur de l'hymen.

M. DE VERMONT.

Je m'en charge.

LAFLEUR.

Qui? vous, monsieur?

M. DE VERMONT.

Comment! tu n'as donc pas lu les emblèmes, les transparens de mon châteaux? c'est moi qui les ai composés. . . .

LAFLEUR.

Allons, vite à l'ouvrage.

M. DE VERMONT.

Je comprends. . . nous faisons cacher ma fille, elle chante. . . Folleville est charmé, je devine le reste.

LAFLEUR.

Je ne vous croyais pas tant de. . . non, vrai, vous avez une pénétration. . . .

M. DE VERMONT.

Tu verras, tu en jugeras à mes vers. Mais voici madame Babler; tu sais comme elle est revêche: parle-lui, et tâche de la déterminer à chanter.

LAFLEUR.

Je m'en charge.

## SCENE XVI.

LAFLEUR, Mad. BABLER.

Mad. BABLER.

Eh! bien! monsieur Lafleur, je vous avés entendu tout-à-l'heure. . . Vous vous amusiez avec l'écho?



LAFLEUR, *à part.*

Ah! je vois ce que c'est ; madame Babler était de la partie. (*haut.*) Oui, mademoiselle.

MAD. BABLER.

Vous ne le connaissez point encore, cet écho ?

LAFLEUR.

Je crois que si, mademoiselle.

MAD. BABLER.

C'est une merveille ! surtout quand on est placé dans le vallon voisin, il répète jusqu'à sept fois.

LAFLEUR.

Eh bien, ce n'est rien. Nous avons un écho dans mon pays, quand on lui demande : Comment vous portez-vous ? . . . que diriez-vous qu'il répond ?

MAD. BABLER.

C'est tout simple ! il répète : comment vous portez-vous ?

LAFLEUR.

Pas du tout. Il répond, je me porte fort bien. . . . Mais il ne s'agit pas de cela, mademoiselle.

*DUO.*

*Ah ! soubrette si jolie,*

*Arrêtez, je vous en prie.*

*Un moment, un instant, ah ! daignez m'écouter !*

*C'est un amant qui vous supplie.*

*Déjà, cette mine jolie,*

*Cet air si fin et si malin,*

*Ont décidé du destin de ma vie.*

MAD. BABLER.

*Bien honnête, moi ravie,*

*Et beaucoup vous remercie ;*

*Un instant, un moment vouloir bien m'arrêter*

*Votre manière est si polie,  
Votre tournure est si jolie !  
Cet air si fin,  
Et si malin ,  
D'entendre, vous donne à moi grande envie;*

L A F L E U R .

Eh bien donc je vais parler.  
Vous aimez votre maîtresse,  
Son bonheur vous intéresse,  
Eh bien ! il faut aujourd'hui l'assurer.

MAD. B A B L E R .

Oui, comment l'assurer ?

L A F L E U R .

En m'aidant avec adresse ,  
Dans certain petit projet ,  
Qu'il faut surtout tenir secret

MAD. B A B L E R .

A vous aider. . . .

L A F L E U R .

Dans un projet,

MAD. B A B L E R .

Vous demandez. . . .

L A F L E U R .

Un grand secret.

MAD. B A B L E R .

*Pas bien comprendre,  
Pas bien entendre.*

L A F L E U R .

Ah ! vous allez m'entendre cette fois.  
Vous chantez bien.

MAD. B A B L E R .

J'ai de la voix.

L A F L E U R .

Oui, oui, très-bien !

MAD. B A B L E R .

Mais, quelquefois.

L A F L E U R .

Vous plairait-il ? . . .

MAD. B A B L E R .

Tout doit me plaire.

L A F L E U R .

De nous chanter . . . ?

MAD. B A B L E R

Qu'allais-je faire ?

L A F L E U R .

Dans cette tour . . .

MAD. B A B L E R .

Entendre pas.

L A F L E U R .

Une romance . . .

MAD. B A B L E R .

Entendre pas.

*Ah pardonnez ! vous voyez mon embarras.*

L A F L E U R .

*Pas entendre ?*

MAD. B A B L E R .

*Pas du tout , pas entendre.*

L A F L E U R .

*Je ne puis donc rien apprendre ?*

MAD. B A B L E R .

*Je ne peux rien vous apprendre.*

L A F L E U R .

*C'est fâcheux.*

MAD. B A B L E R .

*Bien fâcheux.*

L A F L E U R .

*Je le sens , mais je veux  
Dès aujourd'hui , sans plus attendre ,  
Qu'en bon français vous puissiez prendre  
Une leçon de ma façon ,  
Que je saurai vous faire entendre.*

L A F L E U R.

*Avec ruse il nous faut agir,  
De sa feinte il faut la punir.  
Adieu donc , soubrette estimable ;  
Je vous quitte à regret.(à p.) Quand tu serait le diable,  
Je me vengerais de toi.  
Vous pas entendre ,  
Vous pas comprendre,  
Ah ! je le crois de bonne foi.  
C'est bien une ruse de femme.  
De vous revoir  
Je conserve un doux espoir.  
Bonsoir.*

Ensemb.

M A D. B A B L E R.

*Avec ruse il nous faut agir,  
De sa feinte il faut le punir.  
Adieu donc , valet trop aimable ,  
Je vous quitte à regret , vous si galant pour moi.  
Moi pas entendre ,  
Moi pas comprendre.  
Ah ! comme il enrage dans l'ame .  
Adieu donc jusqu'au revoir ;  
De vous revoir  
Je conserve un doux espoir.  
Bonsoir.*

## SCÈNE XVII.

Les Précédens, M. DE VERMONT, *suivi de deux valets qui apportent une harpe*, Mlle. DE VERMONT.

M. DE VERMONT.

Tiens , Lafleur , voilà ma romance en quatre vers.

L A F L E U R.

Courte et bonne , monsieur , à merveille !

M. DE VERMONT.

Vous , ma fille , entrez dans cette tour.

L A F L E U R.

Moi, je vais chercher M. de Folleville.

M. D E V E R M O N T.

Et quand vous verrez paraître votre prétendu, chantez. N'allez pas vous aviser de . . . Et vous, madame Babler, vous accompagnerez ma fille.

L I S E T T E.

Mais, monsieur, lé peur . . .

M. D E V E R M O N T.

Lé peur, lé peur . . . Point de raisons, obéissez, ou je chasse. (*Lisette et mademoiselle de Vermont entrent dans la tour.*)

## SCENE XVIII.

FOLLEVILLE, M. DE VERMONT,  
LAFLEUR.

FOLLEVILLE.

Serait-il vrai, monsieur ? mon valet ne m'aurait pas trompé ?

M. D E V E R M O N T

Tantôt j'étais aussi incrédule, aussi philosophe que Lafleur ; mais ce que je viens d'entendre . . .

FOLLEVILLE.

Se peut-il ?

L A F L E U R.

Oui, monsieur, tout-à-l'heure encore, et tenez, écou-tons . . .

(*On entend préluder une harpe dans une des tours.*)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ROMANCE.

De l'amitié, quand le flambeau t'éclaire,  
A ses conseils abandonne ton cœur.  
Plaisirs d'amour ne sont qu'une chimère,  
Et l'hymen seul peut donner le bonheur.

M. DE VERMONT.

*Eh bien !*

LAFLEUR.

*Qu'en pensez-vous ?*

FOLLEVILLE.

*Quoi, monsieur, c'était elle ?*

DE VERMONT.

*Mon cher Lafleur, c'est le fruit de ton zèle.*

LAFLEUR.

*Vraiment, monsieur, je suis enchanté d'elle.*

FOLLEVILLE.

*Que sa voix est belle.*

*Quoi ! votre fille avait un si rare talent !*

LAFLEUR.

*Eh ! oui vraiment.*

FOLLEVILLE.

*Chaque instant accroit mon étonnement.*

T O U S.

*Il se trouble, il s'émeut, il s'agite,*

*Tout accroit l'embarras qui l'agite.*

*Ces accens ont troublé tout son cœur.*

M. DE VERMONT.

*Viens, mon enfant.*

FOLLEVILLE.

*Charmante Rosalie !*

*Votre chant est parfait,*

*Cui, c'est le jour le plus beau de ma vie.*

LAFLEUR.

*C'est bien elle en effet.*

( *On entend une harpe préluder dans la tour isolée.* )

( 33 )

ROMANCE.

MAD. DERVAL.

Si mes accens peuvent encor te plaire,  
Empresc-toi d'abjurer ton erreur.  
L'amour encor de son flambeau t'éclaire,  
Et par ma voix te promet le bonheur.

M. DE VERMONT.

*Une voix étrangère.*

TOUS.

*Quel est donc ce mystère ?*

SCENE XIX.

Les Précédens, Mad. DERVAL, LISETTE, sortant  
de la tour.

LAFLEUR.

C'est madame Derval.

C'est Lisette.

LISETTE.

C'est elle.

TOUS.

Oh ! contre-tems fatal !

M. DE VERMONT.

Madame , par quel hasard ?

MAD. DERVAL , à *Lisette*.

Ah ! Lisette, je n'en peux plus.

LISETTE , à *part*.

Laissez-moi faire. (*haut.*) Monsieur, madame Derval,  
oubliant et ses chagrins, et son amour, n'est conduite  
ici que par le soin de vos intérêts les plus chers.

LAFLEUR.

Diable ! comme madame Babler a vite appris à parler  
français !

*Le Charme.*

M. DE VERMONT.

Qu'est-ce à dire ?

LISETTE.

En mariant mademoiselle à M. de Folleville, vous faîtes le malheur de votre fille, car elle aime. . . .

LAFLEUR.

Oui, elle aime.

LISETTE.

Te tairas-tu ?

LAFLEUR.

Ecoute donc, je fais l'écho à mon tour.

MAD. DERVAL.

Mon parent a eu le bonheur d'inspirer quelque intérêt à votre fille, permettez-moi de plaider sa cause auprès de vous.

M. DE VERMONT.

Mais, j'ai invité tous mes voisins, tous mes parens à la célébration du mariage; il faut absolument. . . .

ROSALIE.

Ah! mon père, voudriez-vous me rendre malheureuse.

LAFLEUR.

Là, que vous avais-je dit, monsieur; que mademoiselle votre fille n'aimait pas mon maître, que mon maître était épris d'une autre personne. Non, vous n'avez pas voulu m'écouter : prières, promesses, argent. . . .

M. DE VERMONT.

Ah! double traître.

LAFLEUR.

Oui, argent, vous avez tout employé pour me séduire; mais je suis incorruptible. Rien au monde ne m'empêcherait de dire la vérité. (*à madame Derval.*) Oui, madame, mon maître vous a toujours aimée, et vous seule pouvez combler ses vœux.



M. DE VERMONT.

Tu vas donc me rendre les deux cents louis ?

LAFLEUR.

Moi , monsieur , au contraire ; j'ai promis de contribuer au mariage de mademoiselle votre fille. Je ferai plus, je me charge de le conclure ; je connais le parent de madame Derval , le jeune homme qui prétend à la main de mademoiselle de Vermont ; consentez au bonheur des deux amans , je vais chercher le prétendu en poste , nous revenons plus vite que le vent ; mon maître voudra bien retarder de quelques instans son hymen , et nous célébrerons les deux noces ensemble. Vous voyez bien , monsieur , qu'au lieu d'avoir à vous rendre , c'est vous qui me devez ; car au lieu d'un mariage , nous en concluons deux à-la-fois.

LISETTE.

Eh bien , qu'en dites-vous , monsieur ?

M. DE VERMONT.

La conduite de madame Derval dictera la mienne : qu'elle fasse le bonheur de M. de Folleville , je ne m'opposerai pas à celui de ma fille.

FOLLEVILLE.

Chère Emilie , d'un seul mot vous pouvez faire bien des heureux.

*VAUDEVILLE.*

MAD. DERVAL.

Oni , je veux bien oublier en ce jour ,  
 Et vos torts et votre inconstance ;  
 Mais vous , messieurs , pour nos torts en amour ,  
 Avez-vous la même indulgence.  
 Vous punissez , dès qu'on peut vous donner  
 La plus légère des allarmes ;  
 Trop indulgens nos cœurs à pardonner ,  
 Trouvent toujours de nouveaux charmes.

LAFLEUR, *au Public.*

D'un rendez-vous qui revient chaque jour,  
Le charme cesse d'être extrême,  
En amitié, ainsi qu'en amour;  
Mais nous ne pensons pas de même.  
Vons voir sans cesse est notre espoir,  
Et votre absence nous allarme;  
Car, chaque jour, messieurs, à vous revoir,  
Nous retrouvons un nouveau charme.

FIN.



